

QUELQUES ACTIONS D'ÉCLAT DU PARTI IMAGINAIRE

«Pas un parti, mais peut-être des partisans d'un genre nouveau qui abandonneraient les genres classiques de l'agitation pour des *gestes de perturbation* hautement exemplaires.»

Georges Henein, *Prestige de la terreur*

A l'heure où nous écrivons, la première phase de l'activité des métaphysiciens-critiques peut être regardée comme achevée. Son trait dominant aura été l'*expérimentation*. En règle générale, nous n'attendions rien de nos actions, qui ne dépendit exclusivement de nous. Il s'agissait le plus souvent, par l'interruption, en un point choisi de l'espace-temps social, du fil prévisible des comportements, de créer des situations telles que la vérité de l'époque se trouvât forcée de s'y montrer sans voile. Une telle visée s'accordait opportunément à nos effectifs, et capacités; et comme eux, elle est désormais révolue. Ce n'est donc pas dans les termes ordinaires de l'efficacité pratique qu'il convient d'apprécier notre réussite, ou notre échec. Car nous nous sommes jusqu'ici volontairement placés *en deçà* de ce partage.



La situation dont partent les métaphysiciens-critiques n'est rien moins que la faillite de l'ensemble des pratiques politiques modernes. La *manifestation* est ainsi devenue incapable de rien manifester que le Spectacle ne dise déjà, et n'a cessé, d'année en année, de prendre plus visiblement le tour d'un rituel fastidieux offert en divertissement à la bienveillance du babil dominant et aux agents de comptage des diverses préfectures. La *grève* ne remplit plus depuis des décennies que l'office sinistre de ponctuer le cours à l'étiage de la «vie démocratique» et n'est plus bonne qu'à ranimer régulièrement le grouillement monochrome de la putréfaction syndicale. Le *scandale organisé*, enfin, s'est vu retirer, avec la liquidation par la domination elle-même de toute moralité objective, et son sens et son efficace. C'est de ce constat

que naquit l'hypothèse naïve des premiers métaphysiciens-critiques qui gageaient que, si les procédés les plus proprement modernes se trouvaient être aussi les plus usés, il s'en suivait en bonne logique que les plus antiques devaient nécessairement se révéler les plus neufs. La première conséquence tirée de cet argument sommaire fut la décision de mettre à l'épreuve le *sermon*, à l'étude duquel nous savions que Gramsci avait consacré plus qu'un peu du temps de sa détention. Un premier «Sermon au Bloom» était donc mis à l'ordre du jour pour le 15 mai 1998 à 15 heures, place de la Sorbonne. A l'heure fixée, un métaphysicien-critique se hissait donc, à défaut de chaire, sur la statue du lamentable Comte, et de là proférait sa harangue. Bien avertis de toute l'étourdissante profondeur qu'a fini par atteindre, de dérapages en dégringolades, le sommeil humain de nos contemporains, nous avions donné à l'oraison, sur la plus grande partie de sa longueur, le ton de l'invective. Aucun effet de réveil ne pouvait être escompté à moins. Il ne fut, de toute façon, pas obtenu, même de loin. On ne saurait pourtant nous faire grief d'avoir été, à cette occasion, excessivement conciliants, ainsi que cela devrait ressortir de ces quelques extraits:

«[...]Lesieur vous ordonne de sourire, France Telecom vous jure qu'elle vous fera aimer l'an 2000, la SNCF vous explique poliment que vous n'êtes pas chez vous sur ses quais, votre premier ministre vous ordonne de travailler, et vous allez sans mot dire dans ce paysage d'infamie [...] Vous avez eu tort de vous croire à l'abri de tout dans la retraite humide et glaciale de la vie privée, dont les parois suintent de fange. Car c'est ainsi, agglomérés par grappes, traversés de frissons, effarés, chauves et rachitiques, que

des fantômes ont pu vous tenir à leur merci, vous les Grelottants, les Agenouillés, les Cavernicoles, les Lâches, les Esclaves Apeurés. Il est temps que vous sortiez de vos terriers. Vous êtes sinistres».

«[...] Vous mettrez quatre-vingts ans à mourir de l'absurdité d'une existence où vous avez fini par confondre la vie subjective avec la banale dérision de vos caprices. Vous travaillez, vous consommez, et entre ces deux pôles invariables de l'empire du néant, vous faites le voeu que l'on vous laisse dormir. Et ça vous semble vivre ça? [...] Nous ne comptons pas que vous vous pardonniez jamais d'avoir à ce point et si longtemps méconnu la vraie vie; et nous y comptons d'autant moins qu'une société tout entière s'est jurée de ne plus rémunérer désormais que l'aliénation, et grasement. Les plus bornés d'entre vous se flatteront alors d'être raisonnables, eux, tout en se gardant bien de faire cet aveu humiliant que s'ils sont raisonnables, c'est uniquement qu'on les a raisonnés. Certains ne manqueront pas de réprover notre injustice. Car enfin, ils souffrent, n'est-ce pas, du présent état de choses. Ils souffrent, certes, mais leur souffrance n'émeut personne et n'éveille nulle compassion, car ils ne sont les martyrs de rien, si ce n'est d'eux-mêmes, ce qui est bien peu. Le malheur que leur impose leur nullité et leur finitude est lui-même nul et fini; ce n'est pas un malheur d'homme, mais de bête. Les plus fins d'entre vous incrimineront la domination et la tyrannie d'une poignée de dirigeants corrompus, et ils cligneront de l'oeil. Mais bien entendu, votre soumission est toute la réalité du monde de la domination. Il n'y a pas vous et le «système», sa dictature, ses pauvres et ses suicidés. Il n'y a que vous dans le système, soumis, aveugles et coupables. Nous

vous reprochons d'être inoffensifs.» Le prêche se terminait enfin par ces mots, dont la conséquence fut immédiatement tirée: «Montrez-nous que vous n'êtes pas les sujets de vos actes. Mais si vous l'êtes, je souhaite que vous creviez de votre indifférence».

Ne pouvant se refuser à si radieuse occasion de faire les badauds, bon nombre de passants s'arrêtèrent, et bien entendu, il y en eut quelques-uns pour tenter d'applaudir au spectacle. Mais le pesant d'injures qu'ils reçurent en retour les dissuada de persister dans l'effronterie. N'étant malheureusement pas dotés, dans leur masse, d'une attention suffisante pour écouter une oraison plus longue qu'un spot de publicité, ils durent bientôt renoncer à nous prendre pour prétexte à leur divertissement et s'éloigner tendre l'oreille à une quelconque troupe de musiciens ratés qui proposait justement, à quelques mètres de-là, l'infini réconfort d'un air de réclame pour pâtée canine. Il est à noter que peu de temps après le sermon, une manifestation de motards à l'orgueil égratigné par un odieux décret ministériel bloqua quelques instants le boulevard Saint-Michel, et qu'elle reçut en comparaison une indifférence moins soutenue. Il semble donc bien qu'il y ait en la matière, chez nos contemporains, des degrés tels qu'on y est plus sensible au vacarme des moteurs qu'aux appels de la vérité. «L'indifférence, écrivait le divin Hello, est une haine d'un genre à part: haine froide et durable qui se masque aux autres et quelquefois à elle-même derrière un air de tolérance, car l'indifférence n'est jamais réelle. Elle est la haine doublée du mensonge». Il ajoutait un peu plus loin, dans *L'Homme*: «La mort, l'indifférence et la séparation sont trois mots synonymes».



Des sermonnés

☛ Considérant:

1 – toute l'inébranlable persévérance dont a su faire montre depuis qu'elle sévit la Société Française de Philosophie pour ce qui est de «mettre de côté les pensées dangereuses pour le jour où leurs poisons seront évaporés» (Nizan),

2 – l'enjeu universel du différend qui oppose depuis de longs mois, l'inférial camarade Raguét au président de ladite société, Bernard Bourgeois,

3 – la personne de Jean-François Raguét, artiste brut de l'agitation qui restera, pour l'édification des siècles, l'inventeur de la dialectique matémoniste et plus généralement d'une *Weltanschauung* fondée sur les principes conjugués du poker Hi-Lo et de la géométrie projective, qui forme aussi bien la base que le Politburo de l'Internationale des Fouteurs de Merde (I.F.M.), et que sa qualité de secrétaire perpétuel de la Commission de Répression des Activités Anti-Philosophiques nous fait un devoir de soutenir en bien des circonstances,

4 – que ledit camarade se trouvait être parmi nous ce jour-là,

5 – qu'un hasard parfaitement objectif voulait que la S.F.P. tînt une de ses séances superflues dans l'université toute proche à quatre heures, le samedi en question,

les métaphysiciens-critiques ne pouvaient sans déroger prendre d'autre parti que celui de prêter main forte au camarade Raguét, et de le seconder dans la distribution de son tract *On ne plaisante plus ! Guerre à outrance à ces chiens !* – que l'on ne s'y méprenne pas: la sympathie que nous pouvons éprouver à l'égard du camarade Raguét ne préjuge en rien de notre accord avec ses engagements (Jean-François Raguét persiste à croire qu'il pourra à lui tout seul noyauter le Parti Communiste Français), ou avec ses prises de positions théoriques; elle va à un homme qui *parle un autre langage* –. La reproduction du premier paragraphe de son tract, ainsi que du dernier, donne une idée assez fidèle, nous semble-t-il, de son contenu aussi bien que de son esprit:

«Quoi, j'étais il y a trente ans et dix jours, le 4 mai 1968, l'un des sept premiers étudiants parisiens condamnés à la prison par le régime gaullien, Georges Pompidou étant premier ministre, et toi, Bernard Bourgeois, professeur en Sorbonne et président du jury d'agrégation en philosophie, crois pouvoir m'impressionner aujourd'hui en me menaçant d'exclusion de l'Université, parce que je t'ai insulté? Connard infect ! Pauvre merde ! Numérote tes abattis, crétin, car tu es fait comme un rat ! Il ne fallait pas falsifier ! Et, ayant falsifié et ayant été pris la main dans le sac, il fallait savoir battre en retraite sans insister. Tu t'incrutes, ordure, et tu roules des mécaniques, avorton. Mais dis-moi, saleté, quand tu m'auras exclu, comment ensuite me feras-tu taire? [...]

«J'aimerais te pisser à la raie, mais tu es trop bas pour cela, Bernard Bourgeois, fistule glaireuse à l'anus d'un cloporte ! Porte-toi bien le plus longtemps possible, car tu es un cas clinique surprenant, une aberration digne des bocaux de formol du musée Dupuytren, un archétype du parfait salaud». (Précisons que

depuis lors, les sordides manoeuvres dudit Bourgeois ont abouti, puisque Jean-François Raguét a été effectivement exclu pour un an de l'Université.)

Par un réflexe assez significatif de ce qu'ils *sont*, ces messieurs «philosophes», ayant quelque difficulté à faire valoir leur bon droit à spéculer innocemment, en firent tout naturellement appel à leurs vigiles, puis, devant la diffuse impuissance de ceux-ci à la police. Ainsi purent-ils finalement se livrer sans retenue à leurs vaines et prétentieuses pitreries. S'il était déjà suspect d'entretenir la plus maigre illusion quant à l'état de décrépitude de l'Université, cette «grande, tendre et chaleureuse franc-maçonnerie de l'érudition inutile» (Foucault), c'est désormais un fait avéré: son sommeil est celui de la mort.



Un second sermon devait être prononcé en interruption d'une *free party*, le 23 mai 1998, c'est-à-dire cinq cents ans jour pour jour après que le bon Savonarole fut pendu puis brûlé par ses ennemis coalisés, l'infâme Curie romaine et les petits oligarques florentins. Mais il est constant, d'alors jusqu'à présent, que la domination pardonne rarement à ceux qui entendent par «politique» autre chose qu'une sphère séparée de l'activité sociale. Le projet d'une *rave* politisée – plusieurs «collectifs» devaient, au même titre que nous, y intervenir – ne fut pas du goût des Renseignements Généraux, qui le jugèrent suffisamment séditieux pour dépêcher quelques-uns de leurs argousins défendre jusqu'à l'approche de la carrière où le technival devait se dérouler, et ce dès la veille de celui-ci. Les premiers arrivés, en charge de disposer le matériel et d'aplanir un chemin raboteux, furent donc démocratiquement enfourgonnés. Quant aux suivants, l'exemple suffit à les dissuader. Un tel épisode peut servir à marquer le point d'où les apparentes incohérences de la domination à l'égard des *rave* s'évanouissent enfin. A l'évidence, ce n'est ni la drogue ni la techno qu'elle redoute, mais seulement la constitution d'un monde infra-spectaculaire, quelle qu'en soit la forme et quel que soit son contenu. Nous n'avons pas jugé superflu de reproduire ici le texte du sermon, tel qu'il aurait dû être dit dans la fin de la matinée du second jour de la *rave*.

Sermon au Raver

Assez de convulsions !

Midi s'annonce, et la marée haute de l'ivresse chimique commence peu à peu de se retirer. Elle ne nous a laissé en partage qu'une plus grande acuité dans la perception de *la sécheresse des choses*. Toute cette commotion sonore qui fracasse les nerfs les uns contre les autres, tout ce ruissellement de foudres électroniques qui lézardent le temps et zèbrent l'espace, toutes ces prodigieuses bourrasques caloriques qu'a délivrées le vibronnement de nos corps, tout cela est rendu à son néant, maintenant que le soleil luit et qu'à nouveau nous assiège l'implacable, tranquille et triomphante *prose du monde*. Toute cette agitation aura été incapable de la conjurer, ne fût-ce qu'un seul jour, et n'aura eu d'autre fonction que de couvrir pour quelques heures l'étendue sans mesure de notre *aphasie*, et de notre inaptitude à la communauté. Une fois de plus, nous ressortons seuls, désespérés et en lambeaux de ce pandémonium de parade. Mais surtout, nous en ressortons *sourds*. Car c'est à chaque fois un peu de nos facultés auditives qui s'en va; et c'est bien ainsi, pour ceux qui *ne veulent rien entendre*. Le cataclysme des décibels, comme le recours aux drogues, ne servent qu'à éroder, engourdir et dévaster méthodiquement tous les organes de la perception, à leur arracher par pelures successives toute la chair de la sensibilité, à les mithridatiser contre *un monde fait de poisons*. Et pour les sons, il y a urgence puisqu'à en croire Sade «les sensations communiquées par l'organe de l'ouïe sont les plus vives». Ainsi, à peine sortis de l'adolescence, certains d'entre nous seront-ils frappés d'*acouphènes*, ces bourdonnements d'oreille suraigus produits par l'oreille elle-même, qui rendent incapable *d'entendre le silence*, à jamais et jusque dans la plus lointaine des solitudes. Ceux-là seront alors parvenus à se débarrasser de la plus *physique* des facultés métaphysiques: celle de percevoir le néant, et conséquemment *leur* néant. Au-delà de ce point, l'écoulement du temps n'est plus qu'un processus plus ou moins rapide de pétrification intérieure dans la dureté, l'abrutissement et la mort. Ainsi en venons-nous même à jouir de la violence croissante qu'il faut déployer pour nous émouvoir un peu, et en ceci nous sommes absolument *modernes* puisque «l'homme moderne a les sens obtus; il est soumis à une trépidation perpétuelle; il a besoin d'excitants brutaux, de sons stridents, de boissons infernales, d'émotions brèves et bestiales» (Valéry). Ainsi donc, on voit comme ces nuits sont à l'image de la résignation suicidaire de ces jours: *la rave* est la forme la plus imposante de ces *loisirs d'autopuniton*, où chacun communit dans l'autodestruction jubilatoire de tous. On comprend, partant de là, que ceci sera un *appel à la désertion*.

Toute la tragique vérité du *raver* est résumée dans cette sentence que ce qu'il cherche, il ne le trouve pas, et ce qu'il trouve, il ne le cherche pas. Aussi doit-il se larder la cervelle des plus fantasques illusions, afin que rien ne lui puisse faire pressentir l'abîme qui sépare ce qui est de ce qu'il croit être. En dernier ressort, il a la *drogue* pour ne pas mourir de la vérité.

Ce que le *raver* poursuit, c'est en premier lieu un certain *romantisme de l'illégalité*, une certaine aventure de la marginalité. En fait, il s'est engagé dans la quête désespérée d'une extériorité *réelle* à l'organisation totale de la société, d'un lieu *existant* où ses lois seraient suspendues, d'un espace où il puisse enfin s'abandonner à ce qu'il croit être sa liberté. Mais de même que c'est cette société qui commande la nécessité de sa révolte fantôme, de même c'est cette société qui dispense, autorise et agence sa propre extériorité. C'est encore la Loi qui décrète où et quand la Loi sera suspendue. L'interruption du programme fait elle-même *partie* du programme. Ces *free parties*, qui ne sont ni si libres, ni si gratuites, c'est la Préfecture qui, *à titre gracieux*, les *tolère*, quand ce ne sont pas les flics eux-mêmes qui distribuent les plans d'accès ou, plus plaisamment, sauvent les installations de la boue, comme récemment à PH 4. Ainsi donc, *rien*, dans cet illusoire espace de liberté, n'échappe à la domination, qui a indéniablement atteint un remarquable niveau de sophistication. Mais cette aberration du jugement chez le *raver* ne serait qu'une comique déraison si la réalité n'était pas *tout le contraire* de ce qu'il se figure, si cette apparente extériorité n'était pas en vérité le point le plus intime de cette société, si cette marginalité factice n'en formait pas, dans son principe et comme invisiblement, le cœur même. Car *la rave est à ce jour la métaphore la plus exacte que cette société ait donnée d'elle-même*. Dans l'une comme dans l'autre, ce sont des foules de pantins qui s'agitent jusqu'à l'épuisement dans un chaos stérile, répondant mécaniquement aux injonctions sonores d'une poignée d'opérateurs invisibles et technophiles, qu'ils croient à leur service et qui *ne créent rien*; dans l'une comme dans l'autre, c'est l'égalité absolue des atomes sociaux que rien d'organique n'agrège que l'irréelle et tonitruante cacophonie du monde, qui est obtenue par la soumission des *masses* au programme; c'est enfin, dans l'une comme dans l'autre, la marchandise et son univers hallucinatoire qui garantissent centralement que l'on supportera le dessèchement généralisé de l'affectivité, car toutes les marchandises sont des *drogues*. Si, contre toute évidence, le *raver* manifeste un attachement si dément à son aveuglement, c'est qu'il doit à tout prix maintenir l'illusion d'une hostilité résolue du Pouvoir, et de l'acharnement de la répression policière. Sans cela, il serait bien forcé d'ouvrir les yeux sur l'effrayante nouveauté des plus récentes formes de la domination, qui ne se tient plus

dans un dehors palpable, proche et lointain, dans la figure autoritaire d'un maître tyrannique, mais bien au coeur de tous les codes sociaux, à même les mots, portée par chacun de nos gestes, par chacune de nos réflexions. Pourtant, s'il délaissait un instant ses chimères, il devrait bien reconnaître l'essence révolutionnaire de sa quête. Car l'unique extériorité authentique à cette société, c'est la *conspiration politique* entreprise collectivement dans le dessein de renverser et transfigurer la *totalité* du monde social, dans le sens d'une liberté substantielle. C'est cela précisément que la domination a confusément perçu, qui nous flanque si régulièrement des flics en civil.

Mais le *raver* poursuit autre chose, et c'est, par sa participation à l'organisation de la *rave* comme à la *rave* elle-même, un certain sentiment tribal de la *communauté*. Tout, dans sa vie, trahit la recherche d'une communauté parfaite et immédiate où les egos auraient cessé de se dresser entre les hommes comme des obstacles. Et cela, il le recherche si aveuglément qu'il a fini par le confondre avec le fanatisme *infernal* d'une quête collective de dépersonnalisation, où l'éclatement artificiel et moléculaire de l'individualité par les acides a pris la place de l'élaboration intersubjective, et la négation extérieure du moi par le piétinement *sadique* de musiques machiniques, la lente abolition par chacun des limites de sa singularité. De confusion en confusion, le *raver*, qui entendait fuir la fausse communauté de la marchandise et la séparation paranoïaque des egos corporels et psychiques, ne trouvera d'autre moyen de réduire la distance avec l'Autre que de se réduire lui-même à néant. Il n'aura alors certes plus d'Autre, mais il n'aura plus non plus de Même. Il se tiendra au centre de lui-même dans le paysage lunaire de son désert intérieur, qui le presse, l'obsède et le traque. S'il persiste dans ce chemin d'anéantissement qu'on lui a *sciemment* indiqué pour le détourner du projet *révolutionnaire* de produire *socialement* les conditions de possibilité d'une communauté authentique, il ne fera que se rendre plus douloureux encore chaque éclair de lucidité. Enfin, il devra choisir d'abrèger ses souffrances d'une façon ou une autre, par l'ingestion régulière de kétamine, par exemple. Le remède, pour lui, n'aura pas été distinct de la maladie.

Et c'est là, au fond, le troisième objet de sa quête: un certain *pathos de l'autodestruction*. Mais tout comme ce qu'il détruit est sans valeur, cette autodestruction elle-même est insignifiante. Si c'est une forme de suicide, elle est dérisoire. Cet acte qui fut jadis l'affirmation la plus éblouissante de la souveraineté, ce monde a fini par le dépouiller de toute grandeur. On lui a dorénavant trouvé une *fonction sociale*: il sert la domination. Ce type de loisirs est exactement ce qu'exige la société postindustrielle pour enterrer sous des couleurs criantes les signes trop flagrants de sa *décomposition*, comme il produit en série le type d'ectoplasmes décérébrés que présentement requiert l'hypnose productive. Il ne serait même pas faux de voir dans ce loisir une forme d'heures supplémentaires où des hommes se soumettent *volontairement* à des traumatismes qui les rendent plus résistants à la croissante dureté du monde et du travail. Mais pour tout dire, nous ne croyons même pas à cette poursuite désespérée et préméditée de la mort. Chacun, dans la *rave*, se comporte simplement à l'image de cette société dans son entier: il s'autodétruit dans la plus frénétique inconscience, confiant à une hypothétique technologie future le soin de réparer les dégâts, ignorant que la rédemption n'est pas au nombre des compétences de la technique. Car en fin de compte, le *raver* est «le plus méprisable des hommes, qui ne sait plus se mépriser lui-même», le *dernier homme* qui sautille à la surface de la terre devenue exiguë, qui rapetisse toutes choses, et dont la race est plus indestructible que celle du puceron. «Nous avons inventé le bonheur», dit-il, et il cligne de l'oeil. «Un peu de poison de-ci de-là, pour se procurer des rêves agréables. Et beaucoup de poison enfin, pour mourir agréablement». Certes, il travaille encore, mais son travail n'est le plus souvent qu'une distraction. Et il veille à ce que la distraction ne débilite point. «On ne devient plus ni pauvre ni riche: ce sont deux choses trop pénibles. Qui veut encore gouverner? Qui veut obéir encore? Ce sont deux choses trop pénibles. Point de berger et un seul troupeau ! Chacun veut la même chose, tous sont égaux: qui a d'autres sentiments rejoint de son plein gré la maison des fous. «Autrefois, tout le monde était fou», dit-il, et il cligne de l'oeil» (Nietzsche). Il est prudent, en fait, et ne veut pas se *gâter l'estomac*. Il y a de la glace, dans son rire.

En dernier lieu, le *raver* recherche la *Fête*. Il veut à toute force échapper à la désespérante médiocrité de la quotidienneté aliénée, telle que la planifie le capitalisme d'organisation. A sa manière, il s'est après tant d'autres engagé dans la poursuite du *temps réellement vécu*, et de sa déchirante intensité. Mais dans le chaos apparent de sa danse, nous ne voyons que l'ennui impérieux de vies identiques, et identiquement inhabitées. Le temps de la *rave* n'est pas moins creux et vide que le reste de son temps, que ne remplit jamais qu'imparfaitement une passivité déchainée et consumante. Et quand il s'y tortille, c'est que l'*absence* le ronge de l'intérieur. Mais ce ne sont pas des fêtes, il est vrai: ce sont des *teufs*. C'est-à-dire une multitude additive d'êtres qui se rassemblent dans des lieux où l'on aura la bonté de les faire TAIRE. Là, il n'y a que des ombres d'hommes qui viennent oublier qu'ils veulent oublier, des fuyards qui croient qu'ils sont en sécurité dans les plis et replis de leurs pauvres sensations sans discours, de stériles émeutiers du bonheur chimique qui communient bêtement dans un hédonisme de supermarché. Car la Fête authentique n'est rien d'autre que cette révolution qui contient en elle le *Drame*, et la conscience souveraine d'un monde renversé. Quand la

révolution est l'être au sommet de l'être, la *rave* n'est que le néant au plus profond du néant. Cette négation apparente du reste de son existence n'en est en vérité que le complément *sur mesure* qui la rend supportable au *raver*: l'abolition chimérique du temps et de la conscience, de l'individualité et du monde. Tout cela n'est que diarrhée confite pour cochons apprivoisés.

Nous prétendons que l'énergie qu'engloutit en pure perte la *rave* doit être perdue autrement, et que dans cette affaire il y va de la fin d'un monde. Bien des choses viennent d'être dites. Il est urgent de les discuter.



Le 21 mai 1998, à huit heures cinq du matin, Kipland Kinkel, 15 ans, pénétrait dans la cafétéria de son lycée de Springfield, Oregon, vêtu d'un manteau beige et d'un chapeau, grimpaît sur une table de cantine et faisait calmement feu dans la foule de ses petits camarades, rassemblés là pour une cérémonie. Ceux-ci crurent d'abord à une blague, ou à un divertissement offert par un candidat à la campagne des délégués de classe, et ne réagirent pas. «*Je pensais que c'était pour de faux. Je n'avais jamais entendu un pistolet tirer. On était comme dans un film,*» note Stephanie Quimble, 16 ans. A l'apparition des premières giclures de sang, tout de même, les lycéens sortirent de leur torpeur pour hurler, se ruer vers la porte au milieu des coups de feu et ramper sous les tables. Certains pourtant, pétrifiés, ne parvinrent pas à bouger, restant là, incrédules, à regarder fixement leur bourreau, probablement parce qu'*il avait lui-même l'air tranquille de quelqu'un qui fait quelque chose de très normal*», comme le rapportera l'un d'entre eux. Ce n'est qu'au moment où le jeune homme se penchait vers son sac pour en extraire un pistolet 9 mm, son fusil semi-automatique étant à cours de munitions, qu'il fut finalement mis à terre par un élève plein de bravoure. Une heure à peine après les faits, qui firent deux morts et vingt-trois blessés, Kipland Kinkel se jetait, un couteau à la main, sur l'officier qui procédait à son interrogatoire; couteau qu'il avait dérobé dans le commissariat et dissimulé dans une poche intérieure de son pantalon. Mais il ne fit cette fois aucune victime, et fut immédiatement maîtrisé. On ne tarda pas, enfin, à découvrir, dans la maison familiale où l'adolescent avait disposé, pour accueillir la police, cinq bombes artisanales dont une seule explosa, les cadavres de son père et de sa mère. D'après les enquêteurs, ils auraient été abattus la veille du massacre. En attendant son seizième anniversaire, le suspect a été placé à l'isolement dans un centre de détention pour mineurs. En raison de pulsions suicidaires, tout objet solide a été éloigné de sa portée, une caméra le surveille continûment, un rapport est dressé sur son comportement tous les quarts d'heures et seuls des vêtements de papier lui sont dispensés.

A ce jour, aucun élément n'a permis d'élucider la raison de ce geste. «Le drame bute une nouvelle fois sur la recherche d'ex-

plications» (*Libération*, samedi 23-dimanche 24 mai 1998). Ses professeurs considéraient Kipland Kinkel comme «*un lycéen américain comme les autres*», et le proviseur de l'établissement assure de son côté qu'*il n'y donnait, vu de l'extérieur, aucun signe*». Quant aux parents de l'assassin, ils ont été unanimement loués par leurs proches comme des parents modèles, faisant toujours en sorte que l'un d'eux au moins soit à la maison quand leur fils s'y trouvait, afin de ne pas le laisser seul, déployant la plus grande imagination pour dénicher quelque chose qui piquât son intérêt, l'emmenant marcher, faire de la voile et du ski en famille. «Leurs amis décrivaient les époux Kinkel comme patients et stricts, dévoués et aimants, attentionnés et enthousiastes» (*Chicago Tribune*, 25 mai 1998). Tout comme son mari Bill, Faith Kinkel enseignait l'espagnol dans l'université voisine. Passionnée par son métier, rayonnante et dynamique, elle était aussi appréciée de ses collègues que de ses élèves. «La violence était à l'opposé de son approche de la vie. Elle promouvait la compréhension mutuelle entre les cultures à travers l'éducation, la communication et les voyages» (*Scripps Howard News Service*, 26 mai 1998). «Le père de Kip, tennisman distingué, avait essayé d'impliquer son fils dans le sport, mais celui-ci n'accrocha jamais. C'était un solitaire, un enfant timide, fluet et effacé qui faisait le clown en classe pour se faire remarquer» (*Chicago Tribune*, 25 mai 1998). Car il faut bien avouer que Kipland Kinkel était en réalité un enfant à problèmes. Non pas seulement parce qu'*il rejetait toute espèce d'autorité*, ainsi que l'explique Berry Kessinger, ami et partenaire de tennis de Bill Kinkel, mais surtout à cause de cette inexplicable fascination pour la destruction, qui lui venait d'on ne sait où et qui n'avait cessé de s'affermir en lui, en dépit de son traitement au Prozac. Ainsi que le confirme son ami Aaron Keeney, 14 ans, qui «s'était éloigné de lui dans la période récente parce qu'il commençait à commettre des actes étranges» (*Associated Press*, 22 mai 1998), il semble bien que Kipland Kinkel ait aussi eu un côté sombre. Nous disposons sur ce point d'indices convergents: il «s'habillait de noir, se vantait d'avoir dépecé son chat et fait exploser une vache. Souvent il plaçait de petites bombes dans des boîtes aux lettres, il s'amusaît à jeter des pavés sur les voitures du haut des ponts. La veille encore, il avait entouré de papier hygiénique la maison des voisins... Ses camarades l'avaient élu l'élève *le plus susceptible de déclencher la troisième guerre mondiale*» (*Le Monde*, 26 mai 1998). Deux de ses condisciples, Walter Fix et Shawn Davidson, rapportent même qu'il leur aurait un jour montré une liste noire

de ses ennemis, qu'il conservait dans un classeur au fond de son pupitre. Ainsi, quand ce fut son tour, le trimestre précédant les faits, en cours de littérature, de lire un extrait de son journal intime, il monta sur l'estrade et, d'un ton posé, fit part à la classe de son projet de «tuer tout le monde». «On s'est tous mis à rire, car on croyait qu'il plaisantait», se rappelle Jeffrey Anderson, 15 ans. C'est durant le même trimestre, d'ailleurs, qu'il avait fait, en cours d'espagnol cette fois, un exposé d'un fouillé et d'un sérieux remarquables sur le mode de fabrication d'une bombe artisanale, l'illustrant même d'un schéma de sa main où l'on voyait l'engin explosif relié à une horloge. «En classe, il passait le plus clair de son temps à parler d'armes et de faire tout exploser», raconte Sarah Keeler, 18 ans, sa voisine. «Comme ça, il vous disait qu'il voulait tuer quelque chose. Je crois qu'il aimait le sentiment de tuer quelque chose. Il était obsédé par les armes, les bombes et l'anarchie», commente son ami Jeff Anderson, à qui il avait offert, lors de la fête de son quinzième anniversaire, un outil pour cambrioler les voitures avant de peindre «KILL» à la crème Chantilly sur l'allée qui menait à la maison – toutes plaisanteries qui furent peu appréciées de la mère du garçon, puisqu'elle lui interdit de jamais revenir chez elle –. La veille du carnage, Kipland Kinkel avait été exclu du lycée pour y avoir introduit une arme à feu. Son père avait alors contacté la Garde Nationale de l'Oregon pour leur demander d'enrôler son fils dans leurs sections de jeunesse.

Comme cela se comprend de soi-même, la mystérieuse multiplication de massacres sans mobile perpétrés par des enfants – avec Kipland Kinkel, c'était pour les seuls Etats-Unis le cinquième en un an, à tel point que le carnage scolaire a fini par y revêtir un véritable caractère de rituel, venant ainsi concurrencer la profession de postier qui est si réputée, outre-Atlantique, pour ce genre de tragédies qu'elle a fourni le terme générique qui sert désormais à les désigner («*to go postal*») – n'a pas manqué de soulever un grand nombre de débats qui se signalent par leur aspect toujours fondamental: faut-il interdire la détention d'armes? Doit-on abaisser encore l'âge de la responsabilité pénale? et de la peine de mort? «Serions-nous entrés dans une nouvelle culture de la violence où les enfants ne parviennent plus à distinguer entre la réalité et la fiction? [...] Pourquoi sommes-nous si réticents à reconnaître l'évidence toujours plus lourde que, lorsque des enfants tuent, c'est le plus souvent la conséquence d'un dysfonctionnement cérébral» (*ABC News*, 9 septembre 1998)? Comment, dans ces conditions, n'avoir pas peur de ses propres enfants? Devons-nous fermer à double tour la porte de notre chambre à coucher avant de nous endormir? Quels indices permettent aux parents de détecter dans leur enfant un tueur né? Que leur reste-t-il à faire lorsque les neuroleptiques et les techniques béhavioristes ne suffisent plus? Faut-il les mettre en cage, ou les piquer?



Ne pouvant laisser s'épanouir plus longtemps l'inepte bavardage des idéologues de la prochaine modernisation du capitalisme, les négristes, les métaphysiciens-critiques procédaient, le 15 juin 1998, au sabotage de leur séminaire mensuel. Par «négristes», nous n'entendons pas ici la seule poignée d'abrutis qui se tiennent à Paris pour les interprètes attirés des boursouflures du maître emprisonné, ni même ceux qui se disent plus généralement proches de la «pensée» de Toni Negri. Nous désignons par «négrisme» toute la nébuleuse pseudo-gauchiste, post-opéraïste, para-autonome de ceux qui veulent croire, puisqu'ils ont vieilli et qu'ils occupent à présent une position un peu enviée dans la société, que le capitalisme est encore révolutionnaire, et qu'il leur suffit, en conséquence, de bien gagner leur vie d'employé, de militant associatif ou d'artiste pour faire avancer la cause communiste. C'est d'ailleurs à cette façon qu'il a de conserver, jusque dans l'abaissement le plus ordinaire, plaqué au fond de la plus notoire servitude, la conscience héroïque de «chevaucher le dragon» – l'expression est de lui – que l'on reconnaît le négriste. Il n'oubliera donc jamais d'autoriser sa nullité personnelle de Spinoza, Leopardi, Deleuze, Marx – le plus plat des Marx, s'entend –, Foucault – dont il ne retient que ce qui lui est accessible, et qu'il ne parvient déjà pas à comprendre –, le Gorz de la sénilité, ou bien d'un remugle de situationnisme. Il est bien certain que s'ils découvriraient l'existence du concept de «contradiction», les négristes devraient abandonner leur unique ambition, qui est de critiquer le capitalisme sans critiquer ses catégories. Mais une telle éventualité n'est pas à redouter chez ces baveux qui ne peuvent se défendre d'une profonde fascination pour la faculté de subsumption de la marchandise – il n'est ainsi rien qui émeuve tant le négriste que la «parabole d'Apple», car elle montre que des gens comme lui, des gauchistes, des parasites astucieux, peuvent devenir milliardaires, et même siéger au conseil d'administration d'une multinationale, sans jamais renoncer de se poser en révolutionnaire et en champion de la liberté –. S'il est permis, en pareil cas, de parler de théorie, celle-ci se borne à décrire les mutations contemporaines du mode de production capitaliste, tout en évacuant avec religion jusqu'à la dernière trace du négatif. C'est ainsi que le négriste peut disserter à pleines journées sur la «valeur-affect», le «travail libre», les «précaires branchés», l'«entrepreneur biopolitique inflationniste», le «capital subjectif», les «cerveaux-machines», la «cyberrésistance», le «salaire d'existence» ou la «mise au travail des affects», et tout cela sans la plus légère ironie. Son parti pris d'unilatéralité détermine chez le négriste une forme de discours assez reconnaissable, qui est censée compenser dans le cocasse la frustration de réalité à quoi le condamne le refus de prendre en compte le négatif. Il n'est pas rare de trouver chez Negri lui-même des exemples de ce galimatias touffu et pédant d'universitaire logorrhéique dont Deleuze et Guattari ont d'entre tous laissé les plus impérissables exemples. On a ainsi pu lire sous sa plume, dans le numéro 42 – déjà ! – de *Futur Antérieur*, des fulgurances telles que «l'expansivité dans toutes les directions de l'affect exhibe pour ainsi dire le moment qui en transvalue le

concept jusqu'à soutenir le choc du postmoderne». Ben voyons! Quant à leur utopie – car ces gens sont des utopistes, des *utopistes du capital* –, elle tient dans le bel espoir que lorsque le monde sera, sous tous ses aspects, devenu un gigantesque supermarché, il n'y aura plus de caisses. C'est cette aspiration à une espèce de *communisme de la marchandise* qui permet aux négristes d'applaudir en chœur avec toutes les autres races de salauds à chaque nouveau progrès du capitalisme, tout en se réservant le droit souverain de cligner de l'oeil. L'«idéologie Benetton» offre un exemple spontanément répugnant de cette façon de se livrer pieds et poings liés à l'ordre des choses existant qui prend encore des airs d'intelligence. Malgré tous nos efforts en ce sens, rien ne nous a permis de démêler dans tant d'aberrations la part de naïveté et celle d'opportunisme. A moins qu'il ne s'agisse de plate connerie. A l'épreuve, il semble en effet que les négristes soient incapables de concevoir que l'on n'aspire pas seulement à vivre dans un monde sans caisses, mais aussi sans marchandises.

Devant les progrès du négriisme diffus dans les milieux pseudo-contestataires – notamment au sein d'AC! –, et le proche lancement de la revue négriiste de météorologie *Alice*, les métaphysiciens-critiques résolvaient de faire connaître à ces larves le sort qu'ils leur réservaient. Un poème à quatre voix était donc enregistré où de fort jolies lettries, telles qu'un extatique «trilili», accompagnaient le hurlement des concepts-fétiches de nos hydrocéphales, le tout sur fond d'une voix qui jacassait en négriiste. Nul ne sera surpris d'apprendre que nos féroces révolutionnaires se réunissaient au Foyer des Etudiants *Protestants* – on ne se refait pas, décidément – de Paris, au beau milieu d'un quartier notoirement rouge, le VI^{ème} arrondissement. Là, nous trouvions un petit arriviste de ladite revue en train de les entretenir de son défecat. Ces spectres de la théorie se montrèrent dignes d'eux-mêmes dans la pratique, puisqu'ils ne parvinrent ni à se concerter pour nous empêcher de passer la bande sonore, ni à répondre à nos injures, et pour finir se laissèrent tétaniser par la voix de fonte rougie du camarade Raguét. Il nous sera donc revenu la charge insigne de constater le décès du groupuscule négriiste originaire. Nous nous chargeons de prévenir les familles des victimes.



«Les psychiatres n'ont rien trouvé qui explique le geste d'Alain, 23 ans: le jour de la fête des Pères, il a froidement abattu le sien et tiré sur sa mère.»

Marius Oreiller, 51 ans, employé modèle de la SNCF, n'a jamais vu qui l'avait tué, le dimanche 18 juin 1995, jour de la fête des Pères. Et le seul cadeau de son fils unique, ce fut cette balle de 8 mm dans la nuque, tirée à bout portant. Alain Oreiller a aujourd'hui 25 ans. Mais il n'aime pas du tout parler de «*cette histoire*». Au président de la cour d'assises

de Créteil qui l'en prie, il répond d'une voix traînante: «*ça fait cinquante fois que je la répète, aux policiers, aux juges. c'est le passé, ça fera revenir personnel!*» Le président Yves Corneloup insiste. Visiblement excédé, le jeune homme consent à lâcher un court récit, qu'il accompagne d'un rictus de mépris. «*J'avais pris une pilule d'ecstasy chez des amis et j'avais pas beaucoup dormi. Mon père m'a réveillé. On s'est pas engueulés, rien de spécial. Je suis arrivé derrière lui, il regardait la télévision, il m'a pas entendu arriver. J'ai tiré. Et puis mon père est mort, c'est tout.*» Yves Corneloup se fâche: «*Voire père n'est pas mort, vous l'avez tué!*

- *Ouais, c'est pareil.*

- *Non, ce n'est pas du tout la même chose!*

- *Bon, oui, j'ai tué mon père, voilà! **

Alors Françoise, la mère survivante, vient à la barre raconter le déchaînement de haine et de violence.

D'une voix où ne perce ni rancœur, ni colère. Juste une immense tristesse.

«*Vers 1 heure, Marius et moi avons terminé de préparer le repas. Mon mari est allé réveiller Alain qui dormait encore dans sa chambre.*» A l'époque, ces réveils à pas d'heure constituent un sujet quotidien de discorde. Tout comme le refus d'Alain de travailler. La veille encore, le garçon confiait à des amis: «*J'en ai marre, mes parents me prennent la tête avec le boulot.*» Mais, comme ce 18 juin est jour de fête, le couple s'abstient de toute réflexion. Dans le petit salon encombré de meubles rustiques, Marius et Françoise ouvrent même une bouteille de champagne. Quand Alain entre dans la pièce, il découvre ses parents assis, une flûte à la main. «*Ah, c'est vrai, c'est la fête des Pères. Bonne fête papa!*», lance-t-il. Le père lui propose de trinquer à son tour. Alain refuse, il se lève, il est à jeun. Puisque toute la famille est là, Françoise invite Marius et Alain à passer dans la salle à manger, et elle file à la cuisine chercher les escargots. «*Quand je suis revenue, Alain a brandi un revolver dans ma direction, j'ai cru à un jouet. Et puis, j'ai vu mon mari affalé sur la table, la tête en sang couchée sur la desserte. Je me suis précipitée vers lui, je ne comprenais vraiment rien. Alors, Alain m'a donné un coup de crosse au visage, je suis tombée. Je lui ai demandé: «Mon fils, qu'est-ce qui te prend?»*»

La réponse la glace d'effroi: «*V'a plus de fils. Toi, tu vas agoniser, je ne fais plus dans le sentiment!*»

Puis Alain Oreiller tire sur sa mère. Mais l'arme, un pistolet à grenaille trafiqué, refuse de fonctionner. Il presse la détente une dizaine de fois, sans résultat. Ouvre le barillet, vise à nouveau. «*J'ai mis la main devant mes yeux et puis un coup est parti*, poursuit Françoise. *Tout est devenu noir, je sentais que je mourais et j'enrageais parce que je ne pouvais pas aider mon mari.*» La balle que vient de tirer Alain a traversé la main de sa mère avant de se loger dans

l'os frontal. Quand elle rouvre les yeux, Alain a mis de la musique et s'est servi une coupe de Veuve-Clicquot. «*Ca va changer. Maintenant, c'est moi le patron!*» Françoise essaie de se relever. «*Je pensais que je rêvais. Mais il m'a dit: «Quoi! tu en veux une autre?», et il a tiré à nouveau.*» Cette balle-là n'a fait que frôler Françoise. Alain, lui, s'est redressé, mains dans les poches et torse bombé: «*Tu comprends, je veux une meuf, alors, tu vas être ma meuf!*»

Cette déclaration faite, Alain sort, laissant sa mère pour morte. Pendant deux jours, il erre dans Vitry-sur-Seine, puis atterrit au bois de Vincennes, «*Je pensais me trouver une prostituée.*» Il se fera arrêter par la police à deux pas de là. Ni les deux jours de débats, ni les rapports des experts n'auront permis de comprendre le geste d'Alain Oreiller. Les psychiatres ont bien parlé d'Oedipe, mais aucun n'a pu expliquer le passage à l'acte. «*Une énigme*», a reconnu l'un d'eux, tandis qu'un autre évoquait un enfant «*trop gâté*», un climat «*étouffant*», une ambiance «*étriquée*», une éducation «*autoritaire*». Tout comme Marius le cheminot, Françoise, fille de gardien de la paix, comptable dans la même entreprise depuis 1972, rêvait d'un enfant qui partagerait la même foi en ses valeurs fondamentales, l'honnêteté et le travail. Mais déjà, Alain, «*l'enfant adorable et très bon élève*», regardait de sa fenêtre avec envie ses copains jouer dans la cour, en bas de l'immeuble. «*J'avais plein de jouets, mais je restais enfermé.*»

Plus tard, malgré les écoles privées, le scooter et la voiture neuve offerts par la mère, Alain l'adolescent est sorti de ces rails trop droits. «*A 9 ans, j'avais rêvé que, sans mes parents, j'allais conquérir le monde*», écrit-il dans un texte d'adolescence. Sauf que jamais il ne trouvera le courage de quitter le pratique cocon familial. Accepte-t-il de passer un concours pour être conducteur de TGV? Il est reçu seul sur 500 candidats. «*On était au paradis !*», dit Françoise. Mais déjà, travail et autorité ne sont que «*des trucs qui prennent la tête*». Au bout de cinq jours de stage, il abandonne. C'était peu de temps avant le drame. Depuis trois ans, Françoise se rend tous les deux mois à la prison. Elle y apporte argent et vêtements. Elle a commencé ses visites dès qu'elle a pu de nouveau se déplacer. «*Je ne peux quand même pas l'abandonner, il reste mon fils*», explique-t-elle à la cour. Mère et fils s'écrivent de longues lettres. Celles de Françoise sont d'une grande beauté, simples et poignantes. Elle essaie de lui expliquer, sans la moindre emphase, son calvaire, comment son mari, l'homme qu'elle aimait, lui manque. Elle voudrait qu'Alain comprenne qu'il reste et restera toujours le fils du père qu'il a tué. Alain répond qu'il pense que, lors-

qu'il sera libre, il reviendra vivre avec elle, dans le petit appartement de Vitry-sur-Seine. «*Il ne faut pas qu'on se sépare, nous sommes une famille.*» Françoise tremble d'effroi à cette idée. Quand Maurice Papon a été libéré, au début du procès de Bordeaux, affolée, elle a immédiatement téléphoné à son avocat: «*Est-ce qu'Alain risque d'obtenir le même traitement?*»

Pourtant, les trois psychiatres sont d'accord sur ce point: ils n'ont relevé aucune trace de maladie mentale chez Alain Oreiller. Ni même le moindre soupçon d'«*épisode psychotique*» au moment des faits. L'un d'entre eux, qui a avancé, parce qu'il fallait trouver quelque chose, «*l'état hypnopompique*» de l'accusé, en d'autres termes un «*réveil incomplet avec état crépusculaire*», n'a récolté qu'un scepticisme poli de magistrats.

Le 1er juin, l'avocat général Marie-Dominique Trabet a requis vingt ans de réclusion pour ce «*petit coq très égocentrique, ce grand narcissique qui ne supporte pas qu'on lui résiste*». Les jurés l'ont suivie, après trois heures de débat. (Libération, Jeudi 18 juin 1998.)



Le 19 juin 1998, une poignée de métaphysiciens-critiques humiliaient publiquement «le jeune et bouillonnant Laurent Gutmann», qui avait osé transformer, par sa mise en scène complaisante, le chef d'oeuvre métaphysique de Calderon *La vie est un songe* en comédie de boulevard branchée. Que son pygmalion vint d'être corrigé et mis en garde que lui et ses semblables seraient un jour pendus «*pour manque de profondeur*», n'empêcha pas l'acteur principal de cette bouffonnerie de nous donner raison et de reconnaître qu'il s'était laissé abuser. Les putains de tous sexes, la plupart appartenant au «milieu culturel», qui dégoisaient là ont fait à cette occasion, pour la première fois dans leur vie, l'expérience du silence véritable. Qu'elles se rassurent, d'autres occasions leur en seront fournies.



Le dimanche 12 juillet, en marge du Sommet International des Métaphysiciens-Critiques à Arcachon (SIMCA), la motion était adoptée de «politiser la plage». Une banderole était donc élaborée à cet effet sur laquelle on pouvait lire «Vous allez mourir – et vos pauvres vacances n'y peuvent rien». C'est dans l'après-midi du même jour, à l'heure de la plus grande affluence que les métaphysiciens-critiques défilaient sur plusieurs centaines de mètres, le long de la plage dite «Pereire», derrière la banderole sus-men-

DERNIER AVERTISSEMENT!

→ «*«Nous espérons ainsi envoyer un message en faveur des familles: il est temps que les gens fassent attention à ce qu'ils font, parce qu'il peut y avoir des répercussions», se félicite l'avocat James Walker» (Libération, date inconnue, 1998).*

tionnée. Si le soleil se peut dorénavant, grâce aux progrès de l'industrie optique, regarder en face, il semble bien que ce ne soit toujours pas le cas de la mort, ainsi que les réactions des baigneurs nous ont permis de l'établir. L'opération fut une réussite complète. Elle réveilla toute l'insoupçonnable inquiétude qui gît au fond des viandes balnéaires. Un premier estivant vint ainsi nous demander «pourquoi» il allait mourir, tandis qu'un autre venait s'enquérir auprès de nous pour savoir «de quoi» il allait mourir. Un troisième, certainement plus familier des cabinets de voyance que du premier Heidegger, tenta même de nous faire dire «quand» il allait mourir. Un dernier, qui donnait manifestement dans l'illusion que nous serions de ses semblables, poussa la clairvoyance jusqu'à observer: «Ah, vous êtes positifs, vous, dans la vie!». A tout prendre, le gamin de huit ans qui répondait à son cadet traumatisé par cette singulière manifestation «laisse tomber, ils sont fous !», ou le vieux pêcheur barbu qui interrogeait d'une voix bien haute à l'accent gascon sciemment exagéré «Eh, tu crois qu'ils sont du coin, eux?» témoignent tout de même d'un moindre degré de dérégulation.



«Les cas d'empoisonnements se multiplient au Japon

TOKYO. Un Japonais de cinquante-huit ans est mort, lundi 31 août, après avoir bu le même jour une canette de thé qui contenant un poison, a indiqué jeudi 3 septembre un porte-parole de la police. Ce décès intervient alors que les affaires d'empoisonnements se multiplient au Japon. Mardi, le gérant d'un supermarché à Suzuka, dans le centre du pays, avait recraché, du fait de son goût amer, du thé en canette où la police a trouvé des traces de cyanure. Mercredi, c'est un chauffeur de taxi qui a bu une canette contenant un pesticide à Koryo (Ouest). Quatre personnes sont décédées en juillet après avoir mangé un plat au curry où se trouvait de l'arsenic, et, fin août, un inconnu a expédié par la poste des bouteilles de désinfectant à vingt-trois adolescents d'une école en le présentant comme un produit amincissant» (*Le Monde*, vendredi 3 septembre 1998.)



Devant le spectacle de tant d'amères calomnies, de tant de prévisibles machinations, de tant de malentendus entretenus à dessein, il nous a semblé nécessaire de rendre publique la première critique honnête de l'imposture bourdivine. L'occasion nous en fut donnée lorsqu'un des métaphysiciens-critiques se trouva invité, par une méprise à peu près complète, à intervenir au congrès Marx International II sur le thème bien impertinent d'«oser chercher critique». Il n'aurait évidemment jamais consenti à si grotesque compromission — on sait la part que prend le Parti Communiste dans l'organisation de ce genre de bouffonneries —, si les autres guignols invités à pontifier là en sa compagnie n'avaient été deux rédacteurs du «*Décembre*» des intellectuels

français, publié dans la collection *Liber-Raisons d'agir*, sous l'oeil protubérant du vénéré Bourdieu. La décision était donc prise d'accepter l'invitation pour le jeudi 1er octobre 1998, dans les locaux de l'université de Nanterre, bâtiment L, à 14 heures, mais le sujet de la communication n'était, lui, pas précisé. Le jour dit, un assaut de courtoisie permit au métaphysicien-critique de laisser les deux lugubres docteurs en sociologie énumérer en premier leurs griefs chiffrés envers l'Université, qui traite si dédaigneusement les «chercheurs critiques» et, ce faisant, ralentit les progrès de la Science Sociologique, dont l'objectivité marmoréenne se trouve sacrifiée en un pur scandale à de futiles «logiques politiques», etc.. Puis, son tour venant, il livra, après tant de consternantes platitudes, sa contribution au débat. Elle commençait ainsi: «Il faut ranger au nombre des manifestations les plus singulières de la figure présente de la domination que, sous les auspices d'un parti au pouvoir, une poignée de salariés de l'Etat se réunissent publiquement autour de la saine préoccupation d'«oser chercher critique». En d'autres temps, cela aurait pu passer pour une provocation, ou tout au moins pour un trait d'esprit, mais depuis lors la domination s'est effectivement adjugée le monopole de la critique, c'est-à-dire le droit imprescriptible de dénoncer ses défauts et de se «mettre en crise»; car la crise est précisément l'état d'urgence permanent dont elle a besoin pour forcer l'assentiment général à la multiplication de ses diktats. C'est désormais faire preuve de la dernière grossièreté que de ne pas solliciter d'une organisation sociale vermoulue l'autorisation de la démolir. Mais l'insolence extrême avec laquelle cette société parle de ses vices n'est en rien signe de sa toute-puissance, elle correspond plutôt à la phase finale de sa décomposition». Un premier paragraphe établissait l'acte de décès de l'Université: «Que le droit de critiquer soit un privilège qui ne revient qu'aux puissants, cela est vrai dans l'Université, comme cela est vrai dans le reste de cette société. Mais c'est là un scandale qui importe peu. Il n'est pas moins absurde de vouloir réformer l'Université que de prétendre la détruire. [...] car il n'y a, au sein du nihilisme, aucun enseignement véritable, pas même technique en dernière instance, qui reste possible». On concluait ainsi: «Tout bien pesé, le dépérissement de l'Université et la disparition du sujet étudiant ne sont que d'infimes détails au sein d'un processus autrement titanique: je veux parler de la décomposition de la société marchande». Un second paragraphe donnait sous des traits assez reconnaissables une analyse de la fonction de Bourdieu et de ses semblables dans l'économie du désastre: «Il faut estimer dans des proportions très exactement inverses le rôle de l'intellectuel au sein de ce mouvement, qu'il s'agit pour la domination de geler. On ne saurait s'exagérer l'importance stratégique qu'il y tient, et cela est, singulièrement, d'autant plus vrai qu'il est critique. L'intellectuel a certes, par essence, une fonction sociale répressive. Nous convenons sans peine que tant qu'il y aura des intellectuels, c'est-à-dire tant que le questionnement, la pensée et la connaissance seront conçus comme des activités spéciali-

sées et non génériques de l'homme, il n'y aura nulle part d'intelligence. [...] Et lorsque finalement la survie artificielle d'un ordre mauvais et périmé est tout entière suspendue à son aptitude à rendre invisible sa gangrène, c'est-à-dire à conserver à une réalité nouvelle l'apparence de l'ancienne, l'intellectuel en vient à détenir, jusque dans son impuissance consentie, une puissance que beaucoup déjà lui envient, qui s'inscrivent en doctorat de sociologie. La monstrueuse inflation médiatique doit être identiquement rattachée à la nécessité absolue de maintenir par-delà le démenti que lui impose l'expérience quotidienne le mode de dévoilement marchand et toutes les catégories qu'il commande: l'utilité, le travail, la propriété, la valeur, l'échange, l'intérêt, etc.. Tous ces concepts rapiécés qui sont devenus si manifestement impropres à saisir quoi que ce soit de ce qui est désormais vécu par chacun, qui permettent tout juste de le rendre inintelligible, doivent être coûte que coûte maintenus, entretenus et recyclés par les intellectuels, au prix naturellement d'une terminologie toujours plus aberrante, qui conduit les plus scrupuleux à parler, par exemple, de «calcul de désintéressement»; ce qui n'est pas peu, assurément» [...] «L'intellectuel critique assure la production calibrée de la bonne conscience. C'est d'ailleurs périodiquement qu'on le voit rappeler par sa simple existence verbale la nécessité de l'analyse scientifique, de la réforme raisonnable de tout, et l'impératif catégorique du dialogue, c'est-à-dire le devoir qui est fait à chacun de s'exprimer dans le seul langage que la domination comprend: le sien. Il n'est nullement paradoxal que l'intellectuel critique soit l'allié objectif le plus utile à la domination là où précisément il est le plus critique, car c'est en attaquant le «journalisme de marché» qu'il entretient le plus efficacement l'illusion qu'il pourrait y avoir un bon journalisme, et en stigmatisant la «noblesse d'Etat» celle que l'on pourrait parler de l'Etat sans devoir immédiatement penser à l'équation de tout asservissement. [...] Alors qu'il n'y a d'autre critique véritable dans l'«univers du discours clos» que la critique pratique, que la violence la plus nue, alors qu'il ne peut plus être question d'autre chose que d'une hostilité et d'une étrangeté absolues au monde de la marchandise, l'intellectuel critique fait valoir ses mornes considérations sur la domination symbolique. C'est sur ce point qu'inafailliblement il rejoint cette société: dans l'acharnement qu'il met à évacuer l'Indicible du politiquement dicible. Car l'Infini n'appartient pas à son champ d'étude, qui ne comprend que le déterminé. D'après lui, il n'existe pas. Et quand il a dit cela, il croit avoir tout dit. L'angoisse, la passion, la souffrance, la liberté, la destruction et plus généralement toutes les manifestations de la négativité humaine sont au nombre de ces choses qu'il travaille consciencieusement à refouler aux portes de la Publicité. Tout comme les dominants de Jünger, les sciences sociales «vivent sans cesse dans cette idée terrifiante que non seulement quelques isolés mais des masses entières pourraient s'évader de la crainte: ce serait leur chute certaine. C'est là aussi la raison de leur rage contre toute doctrine de transcendence. Le danger suprême est caché là: que l'homme perde

la peur». Il est des régions dans l'Université où le seul mot de métaphysique est traqué comme une hérésie. Aussi les sciences sociales travaillent-elles assidûment à maintenir l'homme dans l'horizon brisé de sa finitude, de son entendement séparé, de sa dépouille mortelle et de ses misérables limitations. «On ne peut imaginer une institution dont la simple préservation représenterait une valeur quelconque», écrivait Lukàcs, mais c'est cette société dans son entier qui ne peut plus se prévaloir d'aucun autre titre que le simple fait d'exister, hormis peut-être sa vocation à être décrite dans toutes ses perversions. Son néant appelle chaque jour plus distinctement à sa destruction. C'est pourquoi le chercheur critique doit chercher, parce que ce qu'il y a à critiquer, au sens de pulvériser, est d'une évidence si aveuglante qu'il faut bien des années d'études pour apprendre à ne pas la voir». Jusqu'à ce point, l'auditoire n'avait réagi au contenu comme au ton quelque peu martial de l'intervention que par une extrême tension de l'atmosphère; après tout il y avait peu de chances que se trouvât égaré parmi tant de cerveaux si prompts à l'indulgence vis-à-vis du Parti Communiste Français, un seul futur métaphysicien-critique. Mais c'est la fin de la lecture qui porta cette tension à son comble, signalé chez certains par un ricanement hystérique-hoquetant très reconnaissable. Et de fait, la conclusion du texte ne pouvait guère laisser planer de doutes quant à nos intentions: «Mais pour l'heure, la critique n'a que faire des docteurs en sociologie, et dans un camp comme dans l'autre, tout le monde s'accorde pour les laisser mourir de faim entre les mamelles creuses de leur Science. Car c'est de poètes et de théologiens qu'elle a désormais besoin, et non de fonctionnaires consciencieux de l'intelligence sociale.[...] Elle n'a d'ennemi plus immédiat que ce sociologue plein de raison qui travaille à rendre familier l'inquiétant, avec toute l'incroyable patience dont la médiocrité sait se rendre capable. Aussi nous faut-il laisser le chercheur critique à ses misérables lamentations sur la précarité de son statut, et la faiblesse des moyens que l'adversaire lui alloue pour disserter sur lui. Tous ceux qui ne peuvent se résoudre à quitter le navire quand il sombre déjà si visiblement au motif qu'ils estiment plus les carrières dans l'engloutissement que la liberté périlleuse du partisan, lient leur destin à un monde qui s'en va. Leur pauvre indignation argumentée ne suscite partout que le mépris. Nul n'est disposé à les suivre, et nul n'est disposé à les aimer. Parce qu'ils critiquent la domination dans des termes qu'elle-même ne répugne pas à employer, il se peut même qu'ils finissent dans le même peloton d'exécution que ceux dont ils auront été jusqu'à la fin les complices chicaniers. Quoi qu'il advienne, ils ne sont plus à la hauteur des temps. La sociologie est morte. Elle ne nous laissera pas un bon souvenir». On rappelait enfin en codicille qu'«en dépit de ce que l'on pourrait hâtivement conclure des actes de ce congrès, Marx est bien l'homme qui a écrit que «pour se faire pardonner ses péchés, l'humanité n'a qu'à les reconnaître pour tels». Rendu à son néant originaire, ne pouvant citer pour sa défense aucun livre du maître, ni rien de sa collection — nous

n'attendons pas d'expression du ressentiment du drolatique Bourdieu à l'endroit de la Métaphysique-Critique avant 2002. —, le plus docteur en sociologie des deux docteurs en sociologie voulut croire à «une blague». Mais il dut bientôt s'aviser que ce n'en était certainement pas une, quand la salle, ayant nerveusement applaudi à l'intervention, le prit sans le moindre égard à partie. Une ironie cruelle voulut que ce soit un confusionniste post-marxiste parlant sous perfusion de *Monde diplomatique* qui le contraint par la virulence de sa charge à vider les lieux avant la fin de la conférence. La lecture de son texte achevée, le métaphysicien-critique était, quant à lui, demeuré silencieux.



L'illusion n'est pas seulement du nombre de ces choses dont nous tâchons quotidiennement de nous garder, elle compte aussi parmi les marques auxquelles nous reconnaissons ceux qu'il nous faut anéantir. Non par caprice, moins encore par une délégation expresse du *Weltgeist*, mais simplement parce que l'illusion se fait complice de tout, et que nous ne sommes pas prêts à pardonner à cette société une seule de ses lâchetés. S'il est un «milieu» qui, d'entre tous, s'est plus particulièrement adjugé la charge de préposé à l'entretien de toutes les illusions, voire même de l'illusion *en tant que telle*, c'est bien l'infâme, suffocant et méphitique «milieu culturel». Du reste, il est à prévoir pour les années à venir que la domination devra de plus en plus autoriser de «l'art» les oukases qu'elle ne peut plus sans ridicule décorer d'aucune référence à la vérité. C'est là une issue qu'il y a quelque urgence à miner, avant qu'elle ne s'y engage trop commodément. S'il est de plus condamnables indifférences que celle que l'on peut légitimement nourrir à l'endroit de la présente production de marchandises culturelles, celle-ci n'en demeure pas moins la plus grosse de périls, et l'ennemi le plus sournois sous ses airs d'insignifiance.

Quelque répugnante et profondément absurde que puisse désormais paraître l'idée d'accorder ne fût-ce qu'une seconde d'attention au cas d'un homme qui prétend encore donner dans «l'art», et même dans la «littérature», il n'a pas semblé admissible aux métaphysiciens-critiques de laisser subsister d'équivoque au sujet du fabricant de copies para-bouddhiste Michel Houellebecq. Cet avorton définitif ne manque certainement pas de titres spéciaux à notre inimitié; qu'il figure parmi les premiers exemplaires de parfait Bloom à se revendiquer publiquement comme tel, et ce par-delà tout amour-propre, aurait pu lui valoir une bonne place sur notre liste noire. Au même titre d'ailleurs que l'emploi récurrent, dans son méat buccal putréfiée, de l'adjectif «métaphysique», où il n'est cependant qu'un synonyme inusité de «profond» ou «spirituel», tous termes qui font un excellent argument commercial sur le marché de la consommation new-age. Mais l'expérience nous a suffisamment enseigné qu'il est vain de vouloir combattre les asti-

cots, que l'on peut tout au plus les écraser. Aussi ne retenons-nous aucun grief particulier contre la personne de Michel Houellebecq, puisque cette personne n'existe pas. «Michel Houellebecq» n'est qu'un pseudonyme du néant. Il y allait en revanche du *Tiqqun* lui-même d'attirer l'attention, ainsi que les métaphysiciens-critiques s'y employèrent, sur le brutal accès de langage de la flatterie qu'a déchaîné dans le «milieu culturel» l'apparition du houellebecq à la surface de la Publicité. Que, dans cette affaire, on ait pu voir les journalistes qui «font l'opinion» dénoncer la dictature de la «bien-pensance», une grande maison d'édition réputer un de ses commis-écrivains victime des «marchands», et que le commis en question, bien qu'unaniment loué par une critique aux ordres, se soit plaint d'être persécuté, cela ne représente en fin de compte qu'une différence de degré par rapport au confusionnisme intéressé de l'industrie éditoriale. Ce qui est, en revanche, plus inaccoutumé, c'est la *conscience* avec laquelle tout le monde aura jusqu'au bout su jouer son rôle, et, zéloteurs comme détracteurs, feindre la passion. L'air de faux absolu dans lequel les différents actes de l'«événement littéraire de la rentrée» — c'est ainsi que les divers organismes de presse l'avaient annoncé, conformément aux instructions de Flammarion — se seront déroulés, réclamait en toute objectivité que l'on en vint perturber le cours, tout en se gardant bien de ne jamais s'abandonner au piège de se laisser propulser sur scène. C'est à de pareilles menées que se trouve exposé le Spectacle lorsqu'il a l'impudence de s'essayer au bain de foule. Il n'est pas prudent d'assurer soi-même la promotion de sa camelote dans un lieu «public» comme peut l'être une FNAC, un samedi après-midi 24 octobre 1998. Et ce d'abord parce qu'il demeure délicat d'expliquer à ses consommateurs qu'il y a bien tromperie sur la marchandise, mais qu'il ne sert de rien de réclamer. Ce n'est d'ailleurs pas sans mal que Michel Houellebecq parvint, ce jour-là, à faire admettre son point de vue: certes, disait-il en substance, le livre est vendu et acheté sur l'argument de «porter un jugement sur une société et une civilisation», c'est-à-dire pour son caractère politique, pour l'élément critique qu'il contient, mais cela n'engage pas l'auteur, qui n'est après tout qu'un producteur de marchandises culturelles comme les autres, quand bien même il aurait décidé d'exploiter le débouché prometteur que la «mort des idéologies» — c'est par cet euphémisme que l'on désigne l'hostilité entretenue à l'endroit de la pensée — laisse aux charognes. Insuffisamment formés au langage de la flatterie, les lycéens qui se trouvaient là mirent pourtant une grossière inconvenance à ne pas voir pourquoi il faudrait appeler «littérature» le fait de ne pas tirer les conséquences de ce que l'on écrit, et jugèrent bon, en partant, de faire savoir à celui qui venait de reconnaître devant eux qu'il était «une larve» qu'ils le tenaient plutôt pour un «bouffon». En un mot, le houellebecq ne parvint pas à rendre, pour eux tout au moins, sa honte moins honteuse en la livrant à la Publicité. Les métaphysiciens-critiques, de leur côté, commencèrent par distribuer un tract, que nous reproduisons ici.

• Michel Houellebecq, notice biographique

(tirée de l'*Encyclopédie des Rédemptions*, 24ème édition remise à jour, 2074, Paris; traduite du latin futur)

Auteur et demi-habile né en 1958 dans l'île de la Réunion, alors province de la France. On ignore à peu près tout de ce qu'il fit et fut, car les journaux, qui étaient le genre littéraire de l'époque, ont disparu au cours des grands conflits que les historiens locaux d'aujourd'hui s'attachent à recenser. Aucune de ses oeuvres ne nous est parvenue, même par fragments. Nous ne disposons d'aucun témoignage direct sur sa personne, mais il semble bien qu'aucun de ceux qu'il appelait ses « amis », au sens tout à fait curieux où cette époque entendait ce mot, ne l'ait assez estimé pour juger bon de lui rendre hommage. Tout au plus nous a-t-on rapporté la vogue éphémère, dans les années 2004-2005, d'injures faisant allusion de façon transparente ou simplement vraisemblable à cet obscur personnage, parmi lesquelles: « tronche de houellebecq », « naturaliste de supermarché », « caniche visionnaire » ou encore « ta mère c'est Houellebecq ». Il semble pourtant qu'il ait joui durant plusieurs années d'une notoriété que nous avons aujourd'hui bien du mal à nous expliquer, et qu'attestent une masse de polémiques. C'est d'ailleurs de l'une d'entre elles que nous tenons la plus grande part des informations dont nous disposons sur sa personne, et ses idées. On trouve ainsi, dans les archives du Parti Imaginaire, sous la cote H.492-B-58, un tract intitulé *Michel Houellebecq, notice biographique*, et un texte tiré du numéro 2 de l'historique revue *Tiqqun* sous le titre: « Fonction du houellebecq ».



Il ressort de ces documents un grand nombre d'éléments dont la compréhension exige une connaissance approfondie de la sinistre Période Anthracite des années 1990-2005. Il ne faut pas oublier que l'époque de Houellebecq fut le théâtre d'une formidable régression sociale dans tous les territoires qui se disaient alors « développés », et dans tous les domaines. Un chroniqueur de ces temps nous rapporte ainsi que leur confusion alla jusqu'à la formation d'un parti « révolutionnaire » scientiste et pro-étatique, emmené par un mystérieux Jean-Paul Bourdieu. La société marchande avait depuis longtemps jeté ses derniers feux, et ne se survivait qu'au prix d'une tyrannie toujours plus grossière, plus féroce et plus convulsive. Cet ordre à bout de justification ne pouvant plus différer le constat général de sa faillite, il lui fallut élaborer un langage tel que la reconnaissance de la souffrance humaine qu'il engendrait n'impliquât pas le projet de s'en libérer, le condamnant plutôt et pût même être mis au service d'une nouvelle modernisation de la domination. Des sources concordantes nous indiquent qu'il se trouva alors, dans toutes ces sociétés « développées », un certain « milieu culturel » – car il y avait alors des hommes qui croyaient sans rire en l'existence d'un fantasmagorique « milieu culturel », certains poussant même la démence jusqu'à prétendre « en être » – pour collaborer à la diffusion de ce *langage de la flatterie*, dont le très-vénérable Hegel nous enseigne qu'il « sait l'être-pour-soi séparé de l'être-en-soi, ou ce qui est visé et le but séparés de la vérité »; c'est-à-dire, au fond, pour donner son impuissance en exemple. On signale en France le rôle singulièrement pro-sélyte d'un certain organe de presse « Les Inrockuptibles » dans le sens d'une telle esthétique du désastre, ou plus précisément, d'une esthétisation de celui-ci.

Il semble que ledit « milieu culturel » ait été tout spécialement désigné pour cet office de basse répression. La mise au travail concrète du langage, des signes et de la pensée dans les modes de production d'alors avait en effet réduit la littérature, et plus généralement l'art, à une forme tristement ridicule, ostentatoire et velléitaire d'activité sociale, se flattant en outre de demeurer coupée de toute effectivité. La conséquence la plus remarquable de cet état de choses fut la prolétarianisation massive de toute la frange infatuée de ceux qui répugnaient à fournir au marché le quota de tranquillisants spi-

rituels, de sujets de conversation mondaine et de curiosités diverses, tels qu'en réclamait l'universel besoin de Divertissement de ce temps. Aussi se mêlait-il toujours aux productions de cette culture neutralisée, car séparée de tout, un irrépressible accent de *ressentiment* devant sa propre déchéance. Car ce n'était pas seulement que l'ensemble de la société ne nourrissait plus qu'une indifférence bonhomme à l'égard de la misérable agitation du milieu dit « culturel » et de ses préoccupations futiles, c'est surtout qu'elle l'avait désintégré, déclassé, laissé là et pour tout dire, réduit à la faim. On comprend, dans ces conditions, qu'il ait été si simple d'y trouver quelques nervis sans âme, quelques ratés notoires pour ambitionner de faire carrière dans le nihilisme, et le proroger autant que faire se peut. Michel Houellebecq ne fut, selon toute vraisemblance, que l'un d'eux.

Au sein de cette époque d'absolues ténèbres, la fonction des houellebecqs – nous n'évoquerons pas ici la personne singulière du prénommé Michel, dont nous ne savons au reste que fort peu de choses, mais qui semble cependant avoir été quelque chose de répugnant, visqueux, flaccide et insignifiant, du moins d'après nos sources – fut d'élever l'état d'abaissement où l'homme se trouvait alors au rang de *philosophia perennis*. Ils contribuèrent à intégrer au discours dominant une critique fragmentaire de la consommation, du Divertissement et de la marchandise, mais ce dans l'unique dessein de donner cette misère pour ontologique, c'est-à-dire d'exclure de toute réflexion l'idée d'une pratique qui ferait éclater cette malédiction, et si possible d'en exclure l'Idée elle-même. Ils critiquèrent l'aliénation non dans le sens de sa suppression, mais dans le sens de la dépression, qui nourrissait alors des pans entiers de l'industrie. Leur affaire fut en tous points semblable à celle du regrettable Huxley, qu'on eût certainement oublié s'il n'avait été si superbement mouché par le Super-essentiel Theodor Wiesengrund Adorno: éterniser toutes les antinomies réifiées, toutes les disjonctions arbitraires propres à la pensée bourgeoise. Aussi l'essentiel n'est pas qu'au sein de l'alternative captieuse entre la plénitude des sociétés traditionnelles et le meilleur des mondes cybernétique ils aient pris parti pour le second terme, mais l'alternative elle-même, et sa fausseté; ainsi que l'histoire de notre siècle l'a si évidemment démontré. Identiquement, l'important ne fut pas ce qu'ils dirent, et tout porte à croire qu'ils ne disaient en fin de compte rien de consistant, mais le langage dans lequel ils parvinrent à se faire entendre. Ainsi donc, le houellebecq se choisit pour ennemis des chimères, des fictions typiques de l'aberration bourgeoise (l'individu, le libéralisme, la sexualité, etc.) dont il importait cependant au plus haut point qu'on ajoutât foi à leur existence. Ce faisant, il offrit à la « Bonne Conscience de Gauche », dont rien aujourd'hui ne nous permet d'imaginer toute l'étourdissante hypocrisie, l'occasion rêvée d'une de ces disputes offusquées, creuses et pleines d'ennui – non pas le bon Ennui que nous connaissons de nos jours, mais l'ennui d'alors, effroyable – dont elle se repaissait avec tant de satisfaction, puisque le mensonge demeurait intact. Il donna ainsi aux lieux communs les plus rebattus de la vieille immondice bourgeoise une forme sophistiquée, et comme une seconde jeunesse. Comme tant de ses contemporains, il ne concevait pas un homme qui ne se réduisît ni au système collectif contraignant, ni à l'individu contingent, il refusait d'imaginer un sens qui ne s'opposât pas à la vie, une conscience qui ne s'opposât pas au bonheur. Il s'agissait en fait, au chevet de la domination agonisante, de donner de la réalité une version non-problématique et de la société une description d'où la contradiction serait évacuée, étant simplement due à une situation provisoire d'arriération technologique. Michel Houellebecq et ses semblables ne firent qu'ajourner un peu l'inexorable processus du Tiquun. Pour nous, nous savons depuis longtemps que « l'humanité n'a pas à choisir entre l'Etat Universel totalitaire et l'individualisme » (le S. T. W. Adorno).

Trop faible pour vaincre une nature profondément ignoble, Michel Houellebecq ne parvint cependant pas à faire durablement aimer son abjection. Et il passa aux oubliettes de l'Histoire dès les premières années de notre siècle. Jugeant sans doute que le Néant ne se laisse pas anéantir mais contamine plutôt ses adversaires, ses ennemis véritables se gardèrent de l'attaquer directement, et l'abandonnèrent à son insipide décomposition. Une légende rapporte (cf. *Les contes cruels de l'Epoque Anthracite* XCVI, 25) qu'il serait mort aux alentours des années 2017-2018, défenestré d'un bordel de Pat Pong, par une authentique vierge thaïlandaise. On prétend aussi que l'amas puant de ses viscères gangrenés et de son squelette fracassé aurait été donné en pâture aux fameux chiens errants de ce quartier, et qu'ils n'en auraient pas voulu. C'est au reste de façon à peine croyable la fin que lui prédisait le tract du Parti Imaginaire intitulé *Michel Houellebecq, notice biographique*, daté du 24 octobre 1998.

Une fraction *consciente* du Parti Imaginaire, 24 octobre 1998:

Les métaphysiciens-critiques n'eurent pas besoin de laisser baver le houellebecq très longtemps pour s'aviser qu'un tel nabot n'était pas à leur portée, même juché sur les épaules de son batracien d'éditeur. Ils se bornèrent donc, dans un premier temps, à s'assurer qu'il maintenait ce qu'il avait déclaré aux *Inrockuptibles* – notamment qu'il aimait bien Staline «*parce qu'il a tué plein d'anarchistes (rires)*», propos que l'on aurait pu tenir pour une vulgaire provocation promotionnelle, destinée à exciter quelques gauchistes impénitents –, et ce qu'il avait écrit dans la postface au *Scum manifesto* de Valérie Solanas – «en plein milieu des années soixante, au milieu d'un bordel idéologique sans précédent, et malgré quelques dérapages nazis, Valéry Solanas a donc eu, pratiquement seule de sa génération, le courage de maintenir une attitude progressiste et raisonnée, conforme aux plus nobles aspirations du projet occidental: établir un contrôle technologique absolu de l'homme sur la nature, y compris sa nature biologique, et son évolution. Cela dans le but à long terme de reconstruire une nouvelle nature sur des bases conformes à la loi morale, c'est-à-dire d'établir le règne universel de l'amour, point final.» –. Nous trouvions en revanche le public d'une centaine de personnes prosternées là, à boire les paroles d'un histrion bilieux qui disait en avoir après la liberté, l'homme, le sens et le langage, et qui lui faisait valoir, du fond de son nihilisme sophistiqué, les avantages d'un futur de troupeau dans une dictature technologique intégrale, un peu plus à notre mesure. Mais c'est à peine si ce ramassis d'agonisants réagit en d'imperceptibles vibrations gélatineuses lorsqu'il se vit flétri du qualificatif d'«amorphe». Après que nous lui avons représenté le cauchemar, en même temps que l'impossibilité, d'une quelconque fin de l'histoire, et demandé si c'était là ce qu'il voulait, le silence se fit, un silence poisseux de haine rentrée. Finalement, une voix lymphatique s'éleva en réponse d'une espèce d'homoncule tapi au milieu de la salle, qui hasardait sur un ton de résignation ventrue «Ben, de toute façon, c'est ce qui va arriver!». Sur ce, le public, voyant son droit au sommeil contesté, se hâta de réclamer que l'on parlât du livre et rien que du livre. Finalement, le privilège de conclure revint à une rebutante ménagère d'une soixantaine d'années, vieille peau dévoreuse de romans dans les insomnies de sa nullité en retraite: «Je ne sais pas si je suis amorphe, moi, mais je voudrais remercier Michel Houellebecq. J'ai découvert, là, son premier roman. Moi, je m'en fiche de la politique. Je lis des romans d'extrême droite, des romans d'extrême gauche. Je n'en ai rien à faire de l'idéologie. Pendant vingt ans, on m'a empêché de lire Raymond Abellio. Moi, ce qui m'importe, c'est le plaisir de lire, de me laisser porter par l'histoire, par le style, etc.». Comme on le voit, Michel Houellebecq peut se flatter d'avoir trouvé des lecteurs d'une espèce au moins aussi rampante que la sienne. Mais aussi grand

que soit leur nombre, aussi fanatiquement résignés qu'ils se déclarent, les houellebecqs ne cesseront jamais de compter pour néant sur la balance du destin, car ils appartiennent jusque dans leurs enthousiasmes au versant mort de cette civilisation.

Bien évidemment, il ne manqua pas, par la suite, de quelques rombières du milieu littéraire pour tirer parti de l'incident, et tartiner dans *Le Monde* quelques pleines pages de sottises, de bêlements et de mauvaise foi. Et c'est somme toute chose bien compréhensible: il est si rarement donné à la critique, de nos jours, de faire un peu parler d'elle. Il fut donc question d'un «procès Houellebecq» – comme si c'était une personne, et non précisément sa fonction, qui était ici attaquée –, instruit par on ne sait quelle diabolique autorité invisible, sans doute par ce «groupe de jeunes gens méthodiquement répartis dans la salle» de conférence de la FNAC, le 24 octobre 1998 (*Le Monde*, dimanche 8-lundi 9 novembre 1998). On relata donc dans le détail, sans pour autant résister au réflexe de falsifier un minimum, les propos et les faits, mais on se garda bien de mentionner l'existence d'un tract, qui aurait pu laisser penser que les hommes du Parti Imaginaire disposeraient d'un discours assez articulé pour faire voler en éclats «le vieil édifice plein de fissures». D'autres chroniques suivirent, toutes coulées dans la même résine crâne et hystérique, qui prenaient invariablement la défense de Houellebecq contre ses ennemis supposés, mais jamais nommés, ainsi qu'il est de règle dans le Spectacle. Elles en appelaient toutes à l'urgence de sauver l'«art» et la «littérature» des «contraintes idéologico-politiques» (*Le Monde*, 11 novembre 1998), quand il est si évident que c'est au contraire l'art qui, *n'étant plus rien par lui-même*, se trouve acculé, pour se sauver, à tremper ses doigts sales dans l'«idéologico-politique». Il est dans l'ordre que le petit milieu littéraire décomposé ait choisi le moment précis où la production de marchandises culturelles se révèle comme le modèle même de la production «idéologico-politique» pour se mettre à pousser des cris d'orfraie, et en appeler au droit imprescriptible de la littérature à l'insignifiance. Eternelle veulerie de l'art ! Autant dire que nous n'avons été que peu surpris de recevoir, dans les jours qui suivirent l'incident, diverses avances venant précisément de ce milieu, et dont la plus farfelue ne fut pas de s'offrir de nous publier. Si le fait qu'il ait dû s'en remettre à Houellebecq pour faire un peu de bruit n'avait pas suffisamment établi son état de naufrage, cela aurait pu constituer à soi seul la preuve de sa débâcle. Mais nous ne pactisons pas avec les défuntes bureaucraties de l'esprit. Bien plutôt, nous proclamons un nouveau règne. Déjà, les vermines se mettent à trembler, car elles savent qu'il faudra bien, tôt ou tard, entreprendre l'immense tâche de déblaiement. Et qu'elles font partie des décombres.

